



# Tocqueville

## Œuvres

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION D'ANDRÉ JARDIN  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE FRANÇOISE MÉLONIO ET LISE QUEFFÉLEC

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



TOCQUEVILLE

*Œuvres*

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION D'ANDRÉ JARDIN  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE FRANÇOISE MÉLONIO ET LISE QUEFFÉLEC

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1991.

# VOYAGES



VOYAGE EN SICILE<sup>a</sup>





.....  
.....  
Le vaisseau, dit-il, que nous montions, était un petit brigantin<sup>1</sup> de soixante-quinze tonneaux. ....

.....  
.....  
Nous cheminions lentement, ayant devant les yeux le superbe spectacle de la baie de Naples, l'oreille frappée des derniers bruits de vie qui s'élevaient de cette populeuse cité; le rivage d'Herculanum passa devant nous. Bientôt nous aperçûmes la colline qui cache Pompeia. Il était déjà nuit, quand nous nous trouvâmes près des rochers de Caprée. Le lendemain en nous réveillant nous avions encore en vue ces rochers escarpés; nous les eûmes toute la journée; ils semblaient nous poursuivre comme un remords.

Cette île ressemble au repaire d'un oiseau de proie; c'est la vraie demeure d'un tyran. C'est là que Tibère attirait ses victimes de toutes les parties de l'Empire romain. Mais c'est de là aussi, et cette idée console, qu'accablé par les infirmités d'une honteuse vieillesse, désabusé de tout même des jouissances qu'il avait cru trouver dans la vue des douleurs humaines et dégoûté de ses monstrueux plaisirs, il laissait échapper enfin la vérité du fond de son âme farouche. C'est de Caprée qu'est datée cette lettre adressée au sénat dans laquelle il disait : « Pourquoi vous écrire, pères conscrits? Qu'ai-je à vous dire? Que les dieux me fassent périr plus misérablement qu'ils ne le font si je le sais<sup>2</sup>. »

Vers le soir au calme qui nous avait arrêtés succéda un vent d'ouest, et on commença à louvoyer.

Le matin, les terres n'étaient plus en vue. Nous lutâmes toute la journée contre un vent contraire. La mer grossissait déjà par degrés. Le soleil venait de se coucher. J'étais assis dans la cabine, la tête appuyée sur ma main, je parcourais des yeux l'horizon. Un nuage noir le couvrait de temps en temps. Je voyais au loin se détacher sur cette teinte sombre l'écume des vagues. Je prévoyais la tempête sans croire qu'elle était si près de nous. Cependant nous commençons à enfoncer profondément dans les vagues et l'écume sautait de toutes parts sur le pont. Bientôt des éclairs sillonnèrent le ciel, et la tempête s'annonça par un tonnerre sourd et lointain. Je me rappelle que bien des fois je me suis plu à contempler pendant la nuit les approches d'un orage. Je trouvais quelque chose de sublime et d'attachant dans ce calme qui le précède, dans cette espèce de recueillement et d'attente de la création entière au moment de la crise qui se prépare; mais quiconque n'a pas assisté à ce même spectacle sur une mer sans rivages ignore la scène la plus terrible que puisse présenter la nature.

Quand les premiers coups de tonnerre retentirent, l'agitation régna un instant sur le vaisseau. La voix du capitaine se faisait entendre de la poupe; et le cri monotone des matelots annonçait un changement de manœuvre. Le vent augmentait avec une rapidité terrible. Le tonnerre s'approchait. Chaque éclair illuminait un moment l'étendue, puis nous nous retrouvions plongés dans l'obscurité la plus complète. Les vagues bouillonnaient autour de nous avec une énergie dont je n'avais pas d'idée. On eût dit une immense chaudière en ébullition. Je me rappellerai toute ma vie l'impression profonde que j'éprouvai, lorsque, dans un moment de calme, j'entendis un certain nombre de voix sourdes répéter les répons d'un psaume à côté de moi. Je cherchai d'où partaient ces voix, et je vis qu'elles s'élevaient de dessous une voile où s'étaient réfugiés dix ou douze pauvres passagers. Quel est le philosophe si sûr de ses systèmes qui n'eût été tenté de faire comme eux à la vue de cette terrible manifestation de la toute-puissance divine?

Déjà l'orage était presque sur nos têtes. Plusieurs fois nous avons vu le tonnerre tomber dans la mer assez

près de nous. À chaque instant nous craignons de sombrer. Tout à coup une vague nous prend en travers et nous jette entièrement sur le côté. La lame renverse les bancs, pénètre dans les cabines; des cris affreux s'élèvent de toutes parts; et un chien, qui s'était réfugié entre des tonnes, poussa un hurlement qui forma l'accord le plus lugubre qu'on puisse imaginer. L'alarme fut vive, mais ne dura qu'un instant; le vaisseau se remit sur sa quille. Une pluie épouvantable ôta à l'orage une grande partie de son danger, et quoique la mer fût encore très agitée, chacun crut pouvoir chercher le repos au milieu de torrents d'eau dont on était inondé. La nuit parut sans doute longue à tous. Pour nous, lorsqu'après deux heures d'un sommeil interrompu à tout moment par les violentes agitations du vaisseau et par le bouillonnement du vent dans les cordages, nous nous réveillâmes tout à fait, nous sentîmes que la mer était bien loin d'être calmée. Cependant, comme le soleil se levait étincelant, je crus que nous étions hors d'affaire et, tout joyeux, je mis la tête hors de notre case: les matelots, les uns accrochés aux cordages, d'autres appuyés sur les mâts, paraissaient absorbés dans la contemplation d'un seul objet. Une inquiétude générale se peignait dans leurs traits, et l'immobilité de leur contenance était plus formidable que l'agitation de la nuit. J'examinai alors le ciel: à l'ouest, un vent impétueux paraissait faire voler sur nos têtes un énorme nuage chargé de pluie, et je vis clairement qu'un nouvel orage s'annonçait. Je cherchai alors à découvrir ce qui frappait ainsi dans le lointain la vue de l'équipage; enfin, à travers le brouillard, je vis s'élever les formes vagues de hautes montagnes, qui, courant du nord au midi, nous barraient notre chemin, tandis que l'orage qui commençait, et la mer dont la fureur augmentait de moment en moment, nous poussaient de ce côté. Je me traînai sur le pont, car nulle créature vivante n'eût pu y marcher un instant, sans être lancée à la mer, et m'accrochant à chaque objet, je gagnai enfin la barre du gouvernail; le capitaine la tenait lui-même; je lui demandai s'il croyait qu'il y eût du danger. Cet homme me regarda d'un œil farouche et me répondit: « *Credo così* » (je le crois bien), d'une voix rude, et refusa d'ajouter un mot. Comme je retournais à la cabine, un vieux matelot me prit par la manche et me

dit, en grinçant des dents : « C'est votre rage de partir qui nous a fait quitter le port. Vous allez voir dans un instant ce qui va en résulter pour vous et pour nous. » La nuit, j'avais vu ces mêmes hommes pleins de courage et d'espérance : ils sautaient alors d'un cordage à l'autre et, placés entre l'eau et le feu, criaient en passant : « *È niente, signori, una burasca* » (ce n'est rien, messieurs, c'est une bourrasque). Mais cette fois, je l'avoue, je crus que nous étions perdus sans ressource. Je rentrai dans la case ; je fis part à Édouard de l'état des choses, ajoutant qu'il fallait nous préparer à saisir les moindres chances de salut, quoique je n'en visse guère. Dans cet instant, un matelot vint faire une quête pour les âmes du purgatoire. Nous nous rappelâmes alors la religion dans laquelle nous étions nés et vers laquelle on avait dirigé nos premières pensées ; nous fîmes une courte prière et puis nous nous assîmes à la porte de la cabine. Je croisai mes bras sur ma poitrine et je me mis à repasser dans mon esprit le peu d'années que j'avais déjà vécu. J'avoue franchement que dans ce moment où je me croyais près de paraître devant le Juge suprême, le but de l'existence humaine me semblait tout différent de ce que je l'avais jugé jusque-là. Les entreprises que j'avais considérées jusqu'à cet instant comme les plus importantes me paraissaient alors infiniment petites, tandis qu'au contraire la grande figure de l'éternité, s'élevant à vue d'œil, faisait disparaître tout le reste derrière elle. Je regrettai alors amèrement de n'avoir pas en ma puissance une de ces consciences préparées à tout événement ; je sentais que ce secours eût mieux valu que le courage humain contre un danger avec lequel on ne pouvait se débattre, et au-devant duquel on ne pouvait marcher. Mais le plus rude moment fut celui où je vins à penser à ceux que nous laissions dans ce monde. Quand je me représentai l'instant où la voix publique porterait l'annonce de l'événement jusqu'à leurs oreilles, je sentis que les larmes me venaient aux yeux et je me hâtai de m'occuper d'autre chose, pour ne point perdre des forces dont je croyais être sur le point d'avoir besoin. Le nuage cependant fondit sur nous avec une grande impétuosité ; les vagues devinrent d'une grosseur énorme, en peu de minutes nous vîmes passer devant nous plusieurs îles. J'appris alors que l'orage nous avait



beauté, ni la richesse naturelle d'un pays qui fait le bien-être de ses habitants. La première chose qui nous frappe, c'est l'absence absolue de vitres<sup>1</sup>. Ceci est sans exception.

Le 13 mars avant le jour nous nous mîmes en route. La caravane était ainsi formée: un soldat le fusil à la main, le poignard attaché à la ceinture, et un bonnet de coton sur la tête, ouvrait la marche, monté sur un cheval vigoureux.

Après lui nous venions à la file, les uns en selle, les autres juchés assez mal sur quelques parties des bagages. Trois jeunes paysans nu-pieds, au teint cuivré des Maures, couraient sans cesse de la tête à la queue pour hâter le pas de nos mulets, en poussant de temps en temps ce cri sauvage qui n'est connu qu'en Sicile, et en répétant à chaque instant leur jurement favori: *kasso*.

[La caravane parcourt ainsi une partie de l'île et arrive à Palerme.]

La première chose qu'on aperçoit en approchant de la ville est le mont Pellegrin dont la masse carrée et isolée abrite Palerme des vents du nord-ouest, et rend le sirocco plus terrible. Il y a quinze ans, le peuple croyait, dit-on, que si Napoléon se rendait maître de la Sicile, il ferait jeter cette montagne dans la mer. Rien au monde ne peint mieux peut-être l'espèce de pouvoir surnaturel que cet homme avait su acquérir sur l'esprit de ses contemporains<sup>2</sup>.

...Le 17 mars, nous quittons Palerme...

...Après avoir marché deux heures dans ces solitudes, le guide nous fit signe de regarder quelque chose qui s'élevait au loin sur une colline. Nous fûmes remplis d'étonnement en y apercevant debout et isolé un temple grec dans sa plus entière conservation. Là était Ségeste. Quelque habitués que nous fussions, depuis notre entrée en Italie, à contempler des ruines de tous les temps et de toutes les formes, et à concevoir par ces terribles exemples la fragilité des choses humaines, il ne nous était pas encore arrivé de rencontrer ainsi tout à coup au milieu

d'un désert le cadavre d'une grande cité. Jamais impression n'avait été si pleine et si entière. Nous nous arrêtaimes immobiles; nous tâchions de grouper autour de ces restes superbes de la magnificence antique d'autres temples, des palais, des portiques. Nous eussions voulu aussi rendre au sol cette fertilité qui fit Ségeste si puissante dès ses premières années; et puis, nous nous réjouissions de ne point voir de petites maisons modernes auprès de ce colosse antique...

...Bientôt nous parvînmes sur les bords escarpés d'un torrent. C'est le Xanthe; plus loin coule le Simois. Pourquoi ces noms troyens, les ruines de cette ville troyenne<sup>1</sup>, et, en général, les souvenirs qui tiennent à cette Antiquité classique nous intéressent-ils davantage que ceux qui se rattachent à des temps plus modernes, ou même à des événements qui nous touchent de près?

.....  
...En quittant Sélinonte, nous marchons tantôt sur des grèves, tantôt nous traversons des vallées sans arbres ni habitants...

.....  
...On peut dire avec vérité, quoique cela paraisse difficile à croire au premier abord, qu'il n'y a pas de villages en Sicile, mais seulement des villes et même en assez grand nombre<sup>2</sup>. On est fort surpris, après avoir traversé une solitude presque complète pendant huit ou dix lieues, d'entrer tout à coup dans une ville de vingt mille âmes, qu'aucune grande route, qu'aucun bruit extérieur ne vous annonce de loin. C'est là que s'est retiré le peu d'industrie et de bien-être, comme la chaleur dans un corps paralytique se retire peu à peu vers le cœur. Il n'est pas impossible de donner une cause à ce singulier état de choses. Les seuls grands propriétaires fonciers de la Sicile sont les nobles et surtout les communautés; ces deux classes d'hommes sont bien éloignées de toute idée d'amélioration et se sont habituées depuis longtemps au nombre de revenus qu'ils doivent avoir. Les nobles les dissipent à Palerme ou à Naples, sans songer à leurs biens de Sicile autrement que par les quittances qu'ils y envoient. Il y en a même un grand nombre, nous a-t-on dit, qui n'ont jamais été visiter leurs terres. Quant aux moines, race éminemment routinière de sa nature, ils mangent tranquillement ces mêmes revenus, sans songer

à les augmenter. Cependant le peuple, qui n'a que peu ou point d'intérêt dans la terre et dont les récoltes sont sans débouchés, quitte peu à peu la campagne. On sait quel petit nombre d'habitants suffit pour mal cultiver une immense étendue de terrain. Les environs de Rome en font foi.

Celui qui visiterait par mer les côtes de la Sicile pourrait facilement la croire riche et florissante, tandis qu'il n'est pas de pays plus misérable au monde; il la jugerait peuplée, tandis que ses campagnes sont désertes et resteront telles jusqu'à ce que le morcellement des propriétés et l'écoulement des produits donnent au peuple un intérêt suffisant pour y rentrer...

[Après avoir traversé Siacca et Sicaliana, les voyageurs marchent vers Girgenti.]

...Arrivés à ce point, on voit l'immense enceinte que formaient les murs de Girgenti (Agrigente). Nous jugeâmes qu'elle ne devait pas avoir moins de cinq à six lieues de tour. Presque tout ce qui reste d'antiquités est rangé sur cette muraille naturelle qui regarde la mer. Nous vîmes d'abord le temple de Junon Lucine dont plusieurs colonnes et la frise sont abattues. Nous passâmes ensuite au temple de la Concorde. Celui-ci est ce que j'ai jamais rencontré de plus extraordinaire pour la conservation. Rien n'y manque, fronton, frise, intérieur; le temps a tout respecté. Il a fait plus, il lui a donné une couleur admirable; et nous le voyons plus beau, sans doute, que ceux qui le bâtirent il y a deux mille cinq cents ans à peu près. Ces temples ressemblent absolument à celui de Ségeste, sinon qu'ils sont plus petits; c'est le même module de colonnes, la même simplicité de lignes, la même disposition dans les accessoires.

C'est une chose extraordinaire que les Grecs, qui avaient une imagination si changeante, n'aient jamais eu l'idée de varier en rien le système d'architecture qu'ils avaient une fois adopté. Je ne sais si je me trompe, mais je crois voir là une force de conviction dans la foi du beau et du grand qui ne saurait appartenir qu'à un peuple si particulièrement doué pour exceller dans tous les arts.

Toujours sur la même ligne que ces temples, mais plus loin, sont les restes de Jupiter Olympien<sup>1</sup>. Ces restes



sont très remarquables en ce qu'ils annoncent un édifice plus vaste qu'aucun de ceux que nous a laissés l'Antiquité. En général, les Grecs et même les Romains, qui avaient tant de grand dans le génie et dans la manière de traiter les choses de ce monde, n'ont jamais donné dans le goût du gigantesque en fait d'arts. Ils jugeaient avec raison qu'il est plus difficile de faire très beau que faire très grand, et presque impossible de faire tout à la fois très beau et très grand...

[Nos voyageurs se rendent de Girgenti à Catane, en traversant la fertile plaine des Lestrigons.]

Arrivés à Catane, [continue Tocqueville], nous voulions partir le soir même pour Nicolosi, et tenter dans la nuit la grande ascension de l'Etna. ...Nous partîmes à quatre heures pour Nicolosi...

...En sortant de la ville, on traverse quelques champs cultivés; puis on entre dans une lave, vieille, mais encore inculte et horrible. C'est de là que Catane se voit le mieux au milieu des bosquets et des laves qui l'entourent...

...Bientôt on quitte les laves, et on se trouve alors sans transition au milieu d'un pays enchanté qui vous surprendrait partout, et qui vous ravit en Sicile. Ce sont des vergers continuels entremêlés de cabanes et de jolis villages. Ici aucune place perdue : partout un air de prospérité et d'abondance. Je remarquais dans la plupart des champs du blé, de la vigne et des arbres fruitiers croissant et prospérant ensemble. Je me demandais, tout en marchant, d'où pouvait provenir cette grande prospérité locale. On ne peut l'attribuer à la richesse seule du sol, puisque la Sicile entière est un pays très fertile qui demande même moins de culture que la plupart des autres pays. La première raison que je trouvai de ce phénomène est celle-ci : l'Etna étant placé entre deux des plus grandes villes de la Sicile, Catane et Messine, trouve de ces deux côtés un écoulement de produits qui n'existe pas dans le centre ni sur la côte méridionale. La seconde raison, que j'admis avec plus de difficulté, finit bientôt par me paraître plus concluante. Les terres qui environnent l'Etna étant sujettes à des ravages épouvantables, les seigneurs et les moines s'en sont dégoûtés et le peuple y est devenu propriétaire. Maintenant la division

des biens y est presque sans bornes. Chacun a un intérêt dans la terre, quelque petit qu'il soit. C'est la seule partie de la Sicile où le paysan possède.

Mais maintenant d'où vient que ce morcellement extrême des propriétés, que tant de gens sensés considèrent en France comme un mal, doit être regardé comme un bien et un grand bien en Sicile? Il est facile de le concevoir et on pourra ajouter cet exemple à tant d'autres qui prouvent qu'il n'y a point de principes absolus sous le soleil.

Je comprends bien, en effet, que dans un pays très éclairé où le climat porte à l'activité, où toutes les classes ont envie de s'enrichir, comme en France et surtout en Angleterre, par exemple, l'extrême morcellement de la propriété puisse nuire à l'agriculture, et par conséquent à la prospérité intérieure, parce qu'il ôte de grands moyens d'amélioration et même d'action à des gens qui auraient la volonté et la capacité de les utiliser; mais au contraire, quand il s'agit de stimuler et de réveiller un malheureux peuple à moitié paralysé pour lequel le repos est un plaisir, chez lequel les hautes classes sont engourdies dans leur paresse héréditaire ou dans leurs vices, je ne connais pas de moyen plus efficace que le morcellement des terres. Si donc j'étais roi d'Angleterre, je favoriserais la grande propriété, et si j'étais maître de la Sicile, j'encouragerais de tout mon pouvoir la petite<sup>1</sup>; mais n'étant ni l'un ni l'autre, je reviens au plus vite à mon journal<sup>2</sup>.

...Il faisait nuit quand nous arrivâmes à Nicolosi<sup>3</sup>...

...À 11 heures du soir, on frappa à notre porte pour nous dire de nous apprêter...

Notre premier soin dès que nous fûmes dehors fut d'examiner l'état du ciel. Nous reconnûmes avec une grande joie que le vent était tombé et qu'on apercevait les étoiles; la lune seule nous manquait complètement. Une obscurité profonde nous environnait. Cependant nous ne tardâmes pas à découvrir que nous traversions de vastes plaines de sable volcanique où le pied de nos mulets s'enfonçait profondément. Quelque temps après, il nous sembla que nous nous engagions dans les détours

d'une vaste coulée de lave. Enfin nous abordâmes la région des bois...

Ici nous entrâmes tous dans un profond silence. Cette marche nocturne au milieu d'une des forêts les plus antiques du globe, les effets bizarres que produisait notre lanterne sur les troncs noueux des chênes, les souvenirs de la fable qui semblaient s'agiter autour de nous, et jusqu'au bruissement des feuilles à travers lesquelles nous marchions, tout cela nous jetait dans un monde autre que le réel...

Enfin nous arrivâmes au pied du dernier cône de l'Etna. Nous en apercevions les moindres détails, et déjà nous croyions toucher au cratère. Nous nous abusions en cela, comme on va voir. Il faut encore une heure pour parvenir à ce point que nous pensions si près de nous, et une heure de la marche la plus fatigante que j'aie jamais faite de ma vie. On grimpe d'abord l'espace de vingt minutes environ sur une pente de glace couverte d'aspérités très pointues et très glissantes, et où il est difficile d'appuyer le pied. Ensuite on passe sur le dernier monticule formé par la chute successive de la cendre et dont l'inclinaison, par conséquent, est très rapide. Sur ce sol mouvant et incliné comme un toit, on ne peut faire un pas sans enfoncer profondément et reculer souvent de plus d'une toise. J'avais déjà éprouvé le désagrément d'une pareille marche en visitant le Vésuve. Mais ici c'était bien autre chose : à la difficulté d'avancer sur un pareil chemin se mêlait celle de respirer à une semblable hauteur ; et ces deux inconvénients s'augmentaient l'un par l'autre. Nous nous trouvions alors à environ mille sept cents toises (plus de dix mille pieds) au-dessus de Catane. L'air était rare et cependant point léger. Les émanations volcaniques le chargeaient de miasmes sulfureux. Tous les dix ou quinze pas il fallait s'arrêter. Nous nous jetions alors sur la cendre, et, pendant quelques secondes, nous sentions dans la poitrine des battements extraordinaires. Ma tête était serrée comme si on l'eût renfermée dans une calotte de fer. Édouard m'avoua qu'il n'était pas sûr d'arriver au haut.

Nous faisons une de ces pauses forcées, quand le guide, frappant dans ses mains, s'écria avec un accent que je crois encore entendre : « *Il sole, il sole* » (le soleil).

Nous nous tournâmes subitement vers l'orient. Le ciel était chargé de nuages, et cependant le disque du soleil, semblable à une meule de fer ardente, se faisait jour à travers les obstacles, et se montrait à moitié au-dessus de la mer de la Grèce. Une teinte rougeâtre et violette était répandue sur les flots, et faisait paraître comme ensanglantées les montagnes de la Calabre, qui s'étendaient en face de nous. C'était un spectacle comme on n'en voit qu'une fois dans sa vie, une de ces beautés sévères et terribles de la nature qui vous font rentrer en vous-même et vous écrasent de votre petitesse. Il se mêlait à cette grandeur quelque chose de triste et de singulièrement lugubre. Cet astre immense ne jetait qu'une lumière douteuse autour de lui. Il semblait se traîner vers le haut du ciel plutôt qu'il n'y montait. C'est ainsi, nous disions-nous, qu'il se lèvera sans doute le dernier jour du monde.

Ce spectacle nous rendit la force dont nous commençons à manquer. Nous fîmes des efforts extraordinaires, et en peu d'instants nous parvînmes sur les bords du cratère. Nous n'y jetâmes les yeux qu'avec une sorte d'effroi... Une fumée blanche comme la neige tourbillonnait et s'agitait avec bruit dans les profondeurs qu'elle nous cachait; elle montait jusqu'au bord de l'énorme coupe, et puis s'arrêtait, redescendait, remontait encore; il ne s'en échappait qu'une petite quantité, mais c'était assez pour former un nuage qui occupait une partie du ciel, et au milieu duquel nous nous trouvions souvent malgré nous.

À peine le soleil s'était-il élevé au-dessus des flots de la mer que nous l'avions vu s'enfoncer dans une ligne de nuages. Bientôt il en sortit étincelant.

. . . . .

De toutes parts la mer s'étendait autour de nous, et la Sicile fuyait en pointe devant nos yeux.

L'ombre de l'Etna se projetait jusque dans les environs de Trapani, et couvrait l'île presque en totalité par l'immense cône qu'elle formait. Mais cette ombre n'était point immobile. Comme un être animé on la voyait s'agiter sans cesse. Elle se resserrait de moments en moments, et, dans sa marche rétrograde, découvrait à chaque instant des cantons tout entiers. L'île nous

*Dans l'Inde*

*Notice* 1555

*Document : « Questions et bibliographie »* 1562

## ÉBAUCHES D'UN OUVRAGE SUR L'INDE

*Note sur le texte* 1567

*Notes et variantes* 1568

## [NOTES DE LECTURE D'OUVRAGES SUR L'INDE]

*Note sur le texte* 1581

*Notes et variantes* 1581

## NOTES DIVERSES

*Note sur le texte* 1593

*Notes et variantes* 1594

## ÉCRITS POLITIQUES ET ACADÉMIQUES

*Écrits politiques*

*Notice* 1603

*Note sur le texte* 1611

*Notes et variantes*

Lettres sur la situation intérieure 1611

La Centralisation administrative 1617

De la classe moyenne et du peuple 1617

Discours prononcé le 27 janvier 1848 1618

Discours prononcé le 12 septembre 1848 1622

*Écrits académiques*

*Notice* 1626

*Note sur le texte* 1634

*Notes et variantes*

Mémoire sur le paupérisme 1634

Deuxième article sur le paupérisme 1637

Discours à l'Académie française 1642

Discours à l'Académie des sciences morales et politiques 1654

*Cartes*

1661

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

## VOYAGES

VOYAGE EN SICILE

VOYAGE EN AMÉRIQUE

### *En Angleterre*

VOYAGE EN ANGLETERRE DE 1833

VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE DE 1835

### *En Suisse*

VOYAGE EN SUISSE (1836)

RAPPORT SUR « LA DÉMOCRATIE EN SUISSE »  
DE CHERBULIEZ (1848)

### *En Algérie*

NOTES DU VOYAGE EN ALGÉRIE DE 1841

TRAVAIL SUR L'ALGÉRIE (OCTOBRE 1841)

VOYAGE EN ALGÉRIE (NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1846)

RAPPORTS SUR L'ALGÉRIE (1847)

### *Dans l'Inde*

ÉBAUCHES D'UN OUVRAGE SUR L'INDE

NOTES DE LECTURE D'OUVRAGES SUR L'INDE

NOTES DIVERSES

## ÉCRITS POLITIQUES ET ACADÉMIQUES

*Introduction et Chronologie par André Jardin*

*Notices, notes et variantes par André Jardin,  
Françoise Mélonio et Lise Queffélec*